

## Der Seelenglaube

In dem Gefühle des Menschen von der Unsicherheit seines Lebens ist ein Ursprung der Religion zu suchen. Die Furcht hat zuerst die Götter in die Welt gebracht, sagt schon STATTIUS, und noch heute stimmt ihm mancher einseitige Forscher unbedingt bei. Was ist das Leben, das zu gewissen Zeiten, aber keineswegs immer im Menschen ist? Das ist die große Frage, die sich der Menschheit aufdrängte und die auch wir mit all unserem Wissen nicht erschöpfend zu beantworten vermögen. Die Majestät des Todes ließ den Menschen zuerst erschauern<sup>1</sup>, hier stand er etwas Unerklärlichem gegenüber, das mit Gewalt sein Denken aufrütteln<sup>2</sup> musste. Der Tote, den er vor sich sieht, ist derselbe, der immer bei ihm gewesen, und doch ein anderer; die Augen, die sonst des Wildes Spuren folgten, sind geschlossen; die Arme, die den Bogen spannten, streng und straff, hängen schlaff herunter. [...] Die Erscheinung des Todes trat mit erschütterndem Ernst und mit einer überraschenden Bedrohung in den engsten Lebenskreis des Menschen ein. Was war es, das dem Körper jetzt fehlte? Anfänglich mochte man das Blut dafür halten, aber bald gewahrte<sup>3</sup> man, dass es sichtbar in Fäulnis<sup>4</sup> überging; oder das Herz konnte es sein, aber der Leib vermoderte<sup>5</sup> und mit ihm das Herz. Das, was mit dem Tode verschwand, musste etwas vom toten Leibe Verschiedenes sein, was nicht mit den Augen wahrzunehmen war, und das war der Atem, der jetzt aufhörte und sich von dem Körper getrennt hatte. Mit dem Aufhören des Atmens war das Leben dahin. Ausatmen, aushauchen, den letzten Atemzug tun ist in vielen Sprachen das Wort für sterben. Wo aber und was war der Atem, der früher in dem Körper war? Er stirbt nicht mit dem Körper, fällt nicht der Auflösung anheim<sup>6</sup> wie Blut, Herz, Gehirn und Gebein, er musste weiterleben, auch nachdem er den Leib verlassen hatte. Eine besondere Stütze erhielt die Vorstellung vom Fortbestehen des im Tode scheinbar aus dem Körper entwichenen Lebensprinzips durch die Erscheinung des Traumes. Der Körper des Schlafenden liegt da wie der des Toten, noch tätig aber ist und weiter lebt die Seele, sagt CICERO. Welche Wirkung das Traumleben auf den einfachen Menschen ausübt, hat GRILLPARZER in seinem dramatischen Märchen »Der Traum ein Leben« packend

---

<sup>1</sup> vor Kälte, vor Angst *erschauern* ; *der Schauer* = das Zittern, oder eine heftige Bewegung, die jmdn frösteln lässt.

<sup>2</sup> *aufrütteln* = wachrütteln, erschüttern.

<sup>3</sup> *gewahren* = erblicken

<sup>4</sup> *die Fäulnis* = pourriture, putréfaction, décomposition; s. faules Obst, faule Eier etc.

<sup>5</sup> *vermodern* = verfaulen, verwesen.

<sup>6</sup> *anheimfallen* = zum Opfer fallen

veranschaulicht. Wenn der Schlafende aus dem Traum erwacht, muss er sich erst besinnen, ob die Erlebnisse der Nacht wirklich Tatsachen gewesen sind. Der Mensch im Naturzustande vermag nicht zwischen subjektiv und objektiv, zwischen Einbildung und Wirklichkeit scharf zu unterscheiden. Im Traume vermag er entfernte Gegenden aufzusuchen [...]. Angehörige erscheinen wieder, die längst verstorben sind, um zu raten und zu warnen; Feinde beunruhigen den Schläfer und quälen ihn wie zu Lebzeiten.

Paul Herrmann, *Deutsche Mythologie*, Aufbau Verlag, 5.Aufl. 2001, S. 27-28.

## La croyance<sup>7</sup> en l'âme

Le sentiment que l'homme<sup>8</sup> a de / qu'inspire à l'homme la fragilité / précarité<sup>9</sup> de sa vie / son existence est une des origines de la religion. / C'est dans le sentiment qu'a l'homme de la précarité de son existence qu'il faut voir une des sources de la religion / que se trouve une des origines de la religion. / Il faut chercher une des origines de la religion dans le sentiment d'insécurité qu'éprouve l'homme face à sa vie. C'est d'abord la crainte qui a accouché des / enfanté les dieux, dit déjà Stace<sup>10</sup>, et aujourd'hui encore, plus d'un chercheur qui ne voit qu'un côté des choses<sup>11</sup> l'approuve<sup>12</sup> sans réserve. Qu'est-ce que c'est que la vie, qui est en l'homme à certaines périodes<sup>13</sup>, mais absolument pas / qui est loin d'y être toujours<sup>14</sup> ? C'est la grande question qui s'est imposée à l'humanité / au genre humain et à laquelle même nous, en dépit de tout notre savoir / avec toute notre science, sommes incapables de / ne parvenons pas à répondre de manière exhaustive / complètement<sup>15</sup>. La majesté de la mort a d'abord fait trembler / frissonner / frémir l'homme<sup>16</sup>, il était là devant quelque chose / confronté à quelque chose d'inexplicable qui ne pouvait pas ne pas<sup>17</sup> ébranler / bouleverser / bousculer<sup>18</sup> violemment sa [façon de] pensée. Le mort qui est devant lui, est celui-là même qui a toujours été auprès de lui / est le même que celui qu'il a toujours connu et pourtant / cependant c'est un autre ; les yeux

---

<sup>7</sup> Garder *foi* (qui est d'un ordre supérieur à la croyance) pour la « vraie » foi, et *croyance* pour tout ce qui est de l'ordre de la superstition.

<sup>8</sup> La traduction par *sentiment humain* ne convient pas, parce qu'elle est très ambiguë : le sentiment d'un homme n'est pas nécessairement un sentiment humain. Et puis : à quoi rattacher l'adjectif possessif : *le sentiment humain de l'incertitude de sa propre vie* : de qui s'agit-il ? *précarité de LA vie* : rien n'indique plus qu'il s'agit de la vie de l'homme, par opposition à celle des vers de terre ou des laitures.

<sup>9</sup> *insécurité* ne convient pas.

<sup>10</sup> Publius Papinius Statius (40-96 après J.C.) <https://fr.wikipedia.org/wiki/Stace>

<sup>11</sup> « sectaire » me semble un peu fort et un peu faux (stricto sensu), *sektiererisch* n'est pas un synonyme de *einseitig* ; « partial » est meilleur. En revanche, *einseitig* ne signifie pas *obtus*, même si rien n'empêche qu'on soit les deux à la fois.

<sup>12</sup> *font chorus* : soit, mais fait-on absolument chorus ?

<sup>13</sup> Et non pas *pour une durée déterminée*

<sup>14</sup> *éternel* n'est pas faux, mais surtraduit tout de même *immer*.

<sup>15</sup> 1) *erschöpfend* ≠ *erschöpft* ; 2) comment « *eschöpfend* » pourrait-il se rapporter au sujet « *wir* » a) dont il est séparé par cinq mots, b) alors qu'il est placé juste après une négation, c) alors qu'il est placé juste avant le groupe verbal ?

<sup>16</sup> *laissa d'abord l'homme tremblant* récupère par ce « tremblant » l'erreur commise sur *ließ*.

<sup>17</sup> Impossible à tous égards de ne pas traduire *musste*.

<sup>18</sup> *aufrütteln* : *durch Rütteln aufwecken*: jmdn. [aus dem Schlaf] a.; Ü die Gesellschaft mit radikalen Protestaktionen a.; das Gewissen der Menschen a.; jmdn. aus seiner Lethargie a..

habitués à<sup>19</sup> suivre les traces du gibier<sup>20</sup>, [se] sont fermés / clos ; les bras<sup>21</sup> qui tendaient / bandaient l'arc, fermes et forts, avec force [et vigueur] sont désormais inertes<sup>22</sup>. [...]

L'apparition / le phénomène<sup>23</sup> de la mort est entrée dans le cercle étroit / la sphère étroite de la vie des hommes / humaine avec une gravité / solennité bouleversante et la surprenante soudaineté d'une menace / solennelle et bouleversante, surprenante et menaçante. Qu'est-ce que c'était, ce qui manquait désormais au corps ? / Que manquait-il donc maintenant au corps ? A l'origine, on a pu croire qu'il s'agissait du sang, mais on eut tôt fait de constater que celui-ci se putréfiait sous nos yeux / manifestement / à vue d'œil ; ou bien cela pouvait être le cœur, mais le corps se décomposait / pourrissait, et le cœur avec lui. Ce qui disparaissait dans la mort<sup>24</sup>, cela devait être quelque chose d'autre que le corps mort / quelque chose de distinct du corps mort, quelque chose qui ne se percevait pas avec les yeux<sup>25</sup>, et c'était le souffle, qui cessait maintenant et qui s'était séparé du corps / maintenant qu'il venait de se séparer du corps. C'est quand le souffle s'arrêtait que la vie cessait<sup>26</sup>. Expirer, exhale son dernier souffle<sup>27</sup>, rendre le dernier soupir<sup>28</sup> : telles sont les expressions qui signifient mourir dans de nombreuses langues. Mais où était ce souffle, et qu'était ce souffle qui était autrefois dans le corps ? Il ne meurt / dépérit pas avec le corps, il n'est pas touché par / la proie de la décomposition, comme le sang, le cœur, le cerveau, les os, il fallait qu'il continue à vivre / qu'il survive, même après avoir quitté le corps. Cette représentation de la permanence du principe de vie qui paraissait quitter le corps dans la mort a été particulièrement confirmée par le phénomène du rêve. / ... ce principe

<sup>19</sup> Il y a deux *sonst* : celui qui signifie *sinon* et celui qui signifie *d'habitude*.

<sup>20</sup> Dans l'expression *des Wildes Spuren, des Wildes* est un génitif antéposé, complément du nom *Spuren = die Spuren des Wildes* ; impossible de faire de *wild* un adjectif qualifiant *Spuren, wilde Spuren, Spuren des Wilden* (Dieu sait ce que cela voudrait dire, mais pourquoi pas ?)

<sup>21</sup> *strengh und straff* précédent *schlaff* : le redoublement n'a de sens que par l'allitération ; difficile d'en trouver une : forts et fiers, vifs et vigoureux, que sais-je ? Si je ne peux pas trouver un couple allitéré et redondant, je peux me contenter d'un seul adjectif.

<sup>22</sup> Les bras d'un mort ne peuvent pas pendre avec *nonchalance*. D'autre part, pour que ses bras pendent, il faudrait que le mort fût debout (en français), tandis que *die Arme hängen* est en allemand la forme élémentaire pour désigner le mode d'accrochage des bras au corps, quelque soit la position de celui-ci.

<sup>23</sup> Die *Erscheinung* = le phénomène.

<sup>24</sup> La traduction *ce qui s'échappait avec la mort* est fautive parce qu'elle est ambiguë : on peut dire d'un prisonnier en cavale qu'il s'est échappé avec un complice. Le *mit* ne peut guère être traduit par *avec* : il signifie « dans le processus de la mort », « quand on meurt ».

<sup>25</sup> *visuellement indiscernable* est plus *etepetete* que *nicht wahrzunehmen*.

<sup>26</sup> *La vie était dans ce souffle qui s'interrompait* est une traduction “à rebours”, un peu vagabonde, pas vraiment fausse, mais pas vraiment exacte non plus.

<sup>27</sup> Ce qui est bien attesté, c'est l'expression *jusqu'à son dernier souffle* ; on ne dit pas, en revanche, rendre son dernier souffle, mais rendre le (et non pas son) dernier soupir ; on recueille le dernier souffle.

<sup>28</sup> *rendre l'âme* est déjà moins explicite, même si *âme* vient de *anima*, qui signifie aussi *souffle*.

vital qui, à la mort du corps, semblait s'échapper de lui, trouva en particulier un appui dans le phénomène du rêve. Le corps du dormeur est<sup>29</sup> comme celui du mort / défunt, mais son âme est encore active et reste en vie / continue à vivre, dit Cicéron<sup>30</sup>. Grillparzer<sup>31</sup> a montré / illustré de façon saisissante l'action qu'exerce la vie rêvée / onirique / les répercussions de la vie onirique sur les hommes ordinaires / le commun des mortels<sup>32</sup>, dans son conte dramatique *Le rêve, une vie*. Quand le dormeur sort de son rêve, il est forcé de commencer par se demander si les événements de la nuit étaient des faits réels / il lui faut d'abord reprendre ses esprits pour savoir si les événements de la nuit ont réellement eu lieu. L'homme à l'état de nature n'est pas capable de faire une distinction stricte entre le subjectif et l'objectif, entre l'imagination et la réalité / l'imaginaire et le réel / le réel et l'imaginaire. En rêve, il peut visiter des contrées éloignées [...]. Le rêve lui permet d'explorer des contrées lointaines. Des parents morts depuis longtemps réapparaissent, pour donner des conseils ou [lancer] des avertissements / des mises en garde / le mettre en garde ; des ennemis troublent le sommeil du dormeur et le tourmentent, comme quand ils étaient vivants / ils faisaient de leur vivant.

---

<sup>29</sup> allongé ? couché ? Bien sûr, seuls l'escargot et le cheval dorment debout.

<sup>30</sup> "Me trompé-je en croyant les âmes humaines immortelles, eh bien ! c'est une illusion qui me plaît, que j'aime et que je ne voudrais pas qui me fût ravie de mon vivant". Cicéron, *De la vieillesse : De l'amitié*, Paris, Librairie Hatier, 1947, p. 51. Voir aussi Pierre Grimal, Cicéron, Fayard, 1986, p. 360-361.

<sup>31</sup> Franz Grillparzer (1791-1872), auteur dramatique autrichien. 1825 *König Ottokars Glück und Ende*, 1828 *Ein treuer Diener seines Herrn*, 1831 *Des Meeres und der Liebe Wellen*, 1834 *Der Traum ein Leben*.

<sup>32</sup> hommes ordinaires, du commun, simples hommes. Attention à la position de *simple* : un soldat simple et un simple soldat, ce n'est pas la même chose, id. pour un simple mortel et un homme simple. La position des adjectifs en français est une question souvent délicate (*simple* change de sens en changeant de place.)